

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 30 (2000)
Heft: 12

Artikel: Massimo Lorenzi : journaliste et papa comblé
Autor: Pidoux, Bernadette / Lorenzi, Massimo
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-826562>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Massimo Lorenzi

Journaliste et papa comblé

Dans son bureau à la Télévision suisse romande, Massimo Lorenzi s'est aménagé un petit coin à lui, avec un fauteuil costaud et confortable acheté aux puces, des photos de son fils, un portrait du dalaï-lama et une phrase de Camus scotchée au mur. Entre deux reportages, Massimo a accepté de revenir avec nous sur quelques chapitres d'une vie trépidante et riche.

On se souvient de lui, en présentateur impeccable du téléjournal du soir sur la TSR. Massimo, quelques années plus tard, a toujours cet œil bleu limpide qui fait chavirer le cœur des téléspectatrices. Mais il a aussi un vrai regard sur la vie. Avec sa chemise à carreaux, sa manière toute latine de blaguer avec

ses collègues, on le sent bien dans ses baskets. Et tellement heureux d'être papa.

– **Quel métier rêviez-vous d'exercer quand vous étiez petit?**

– Je voulais devenir explorateur, parcourir le monde et en découvrir les zones vierges. Le rôle de Zorro me plaisait aussi énormément, sa

belle cape noire me faisait beaucoup d'effet!

– **Tout cela rappelle un peu votre métier de journaliste!**

C'est vrai, finalement, il y a une certaine continuité. Modestement, le journaliste ouvre de petites lucarnes sur le quotidien, défriche des terrains méconnus.

«Je voulais être explorateur ou Zorro»

– **Vos parents vous imaginaient-ils dans cette profession?**

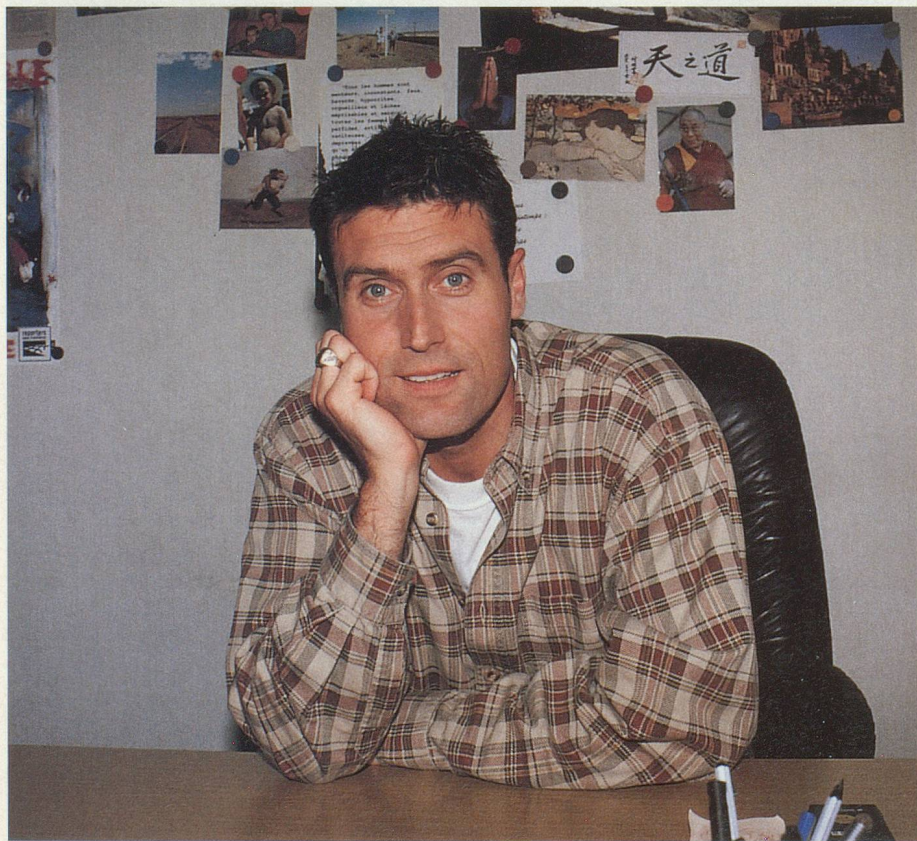
Ils n'ont jamais cherché à m'influencer, n'ont jamais exercé de pressions ou fait de projections sur moi. Je viens d'un milieu ouvrier, mes parents sont des immigrés italiens qui ont tout fait pour que leurs enfants puissent faire des études. J'ai baigné dans les saveurs italiennes, j'ai appris cette langue et aussi le dialecte vénitien, mais ces deux cultures ne sont pas antinomiques, elles sont ouvertes l'une sur l'autre. J'ai toujours parlé italien à la maison, et je continue à le faire.

– **Les vacances, c'étaient toujours l'Italie?**

Oui, ma culture est vraiment à cheval entre deux pays.

– **Les valeurs transmises par vos parents sont-elles différentes de celles d'ici?**

Oui, vous savez, les valeurs d'un milieu ouvrier sont très simples et puissamment vraies. Je crois que ce sont des gens qui m'ont transmis un sens profond de l'honnêteté. Je les ai rarement entendus ragoter, médire. Ils vivaient honnêtement leur quotidien, dans le travail. Donc, cela m'a donné le sens du travail bien fait. Ils m'ont transmis une réelle chaleur humaine et un certain sens du parler franc et direct. Chez nous, quand on se dispute, on se dispute bien, on est vrai-



Massimo préfère les plaisirs du reportage à son bureau



Du toit de la TSR, Massimo contemple Genève, sa ville d'adoption

ment latins, Généralement, on se réconcilie bien aussi. Je suis vraiment aux antipodes de ce que mes camarades protestants chics genevois ont vécu, en baignant dans le non-dit.

«Il suffit qu'il y ait un rayon de soleil pour me doper»

– Avez-vous été tenté de vivre en Italie?

– Mais je suis toujours tenté de le faire! Les choses se sont enchaînées et m'ont un peu échappé. Mes attaches affectives se sont faites ici. Je suis toujours nostalgique, non pas tellement de l'Italie que de la Méditerranée, l'Espagne, la Turquie, la Grèce, avec tout ce que cela implique comme saveurs, comme terres brûlées. Il suffit qu'il y ait un rayon de soleil, au cœur du mois de novembre, que j'aie le chercher au Marchairuz par exemple, pour me doper, c'est mon EPO à moi!

– Vous prendrez une retraite au soleil?

– J'espère avant! Mais pas à Milan, pour moi, le sud c'est au minimum au-dessous de Rome. Le sud de l'Espagne, Grenade, Séville, ça m'irait bien. Je suis très à l'aise dans les 40°.

– Avez-vous peur de vieillir?

– J'ai 39 ans, donc j'ai l'occasion d'y réfléchir. En plus, le fait d'avoir un enfant, de basculer dans un rôle de père, me fait avoir une autre vision de moi-même. L'âge me fait peur, oui et non. La notion de déclin énergétique, physique, des facultés intellectuelles me font incontestablement peur, mais en même temps, il y a aussi une sorte de sérénité qui arrive, de recul. Je le vois bien chez mes parents, et sans doute un peu chez moi, même si j'ai beaucoup à apprendre dans ce domaine! Un peu plus de sagesse, en étant un peu goguenard, d'accord! J'ai un très bon rapport avec les gens plus âgés, et puis je ne suis pas entouré que de mauvais exemples. Mon père a bientôt 70 ans et je vois comment il se porte à son âge, alors je me dis que si les choses se transmettent génétiquement, c'est plutôt pas mal...

– Vous vous imaginez travailler longtemps?

– Si, par travailler, on entend être productif dans une structure de rendement, alors non, cela ne m'obsède pas. Mais comme je ne me fais pas d'illusions sur une hypothétique richesse, c'est vite réglé. Il faut que je travaille pour vivre, mais je m'imagine bien faire des études d'archéologie, gratter des pierres. C'est mon côté explorateur qui réapparaît. Bien sûr, j'aime mon métier, mais je ne crois pas que le travail soit toujours une source d'épanouissement, comme on veut nous le faire croire. J'ai la chance de faire un métier qui est plutôt plus agréable que celui de bien d'autres personnes, mais malgré tout il est aliénant. On y laisse une énorme énergie et tout le temps qu'on passe à travailler, on ne le passe pas avec sa famille. Je ne suis pas un adepte du culte forcené du travail. J'aime mon travail, je ne l'adore pas.

– Comment avez-vous choisi ce métier?



Après une formation dans la presse écrite, il a découvert le monde de l'image et ses pièges

– Je ne sais rien faire d'autre, c'est vite réglé! J'ai procédé par élimination. L'exploration, c'était mal barré, puisque Tensing et Hillary avaient déjà gravi l'Everest, Bombard avait réalisé des exploits maritimes. Et en plus, j'ai le mal de mer! Plus sérieusement, quand j'ai terminé l'université, je me suis dit: «Dans quel métier pourrai-je transmettre?» Parce que j'aime capter, mettre en forme. J'aime la notion de média, de médiateur, de faire découvrir le monde à d'autres personnes.

– **Vous avez fait vos débuts dans la presse écrite.**

– Oui, après l'université, j'ai envoyé des demandes de stages partout. Au bout de 4 ou 5 mois, la première réponse positive était celle du journal *La Suisse*. Je sortais de HEI (Hautes études internationales) et je me suis trouvé en rubrique nationale à *La Suisse*. Humainement, c'était une très grande expérience. Professionnellement, ce n'était pas absolument génial, mais humainement, j'ai rencontré des gens qui m'ont beaucoup appris. On me couvait un peu parce que j'étais le stagiaire! J'y

pense maintenant avec une certaine tendresse et avec nostalgie.

– **Comment s'est fait votre passage à la télévision?**

– Je voulais toujours devenir explorateur, après mon stage à *La Suisse*! J'avais économisé 18 000 francs et je suis parti aussi longtemps que j'avais de l'argent. Les derniers 500 francs devaient me servir à rentrer. Je suis parti avec un copain en Inde, en Amérique latine, pendant une année. Quand je suis rentré, je n'avais vraiment plus un zloty. J'ai recommencé la tournée des médias. Je me suis dit: «Tiens, j'aime bien Jean-Philippe Rapp, je l'ai appelé, il m'a dit «viens!» et il m'a mis le pied à l'étrier, en 1989. Et voilà! C'est un hasard!»

«Je ne suis pas un adepte du culte forcené du travail»

– **Cela a-t-il été difficile de quitter le monde de l'écrit?**

– Je continue à écrire pour moi, alors je le vis très bien. Je gribouille des choses que j'ai vues, je me raconte un lieu, une histoire, je me promène

avec mes calepins. J'écris assez souvent, un peu partout et n'importe quoi, pour résumer!

– **Quelle impression cela fait-il de voir son image à la télévision, la première fois?**

– J'ai déjà dû apprendre l'image, comment on la traite, on la monte. C'était pour moi un apprentissage et ça l'est toujours. L'image de soi, c'est beaucoup plus compliqué, beaucoup plus un piège! Je crois qu'on aimerait tous, quand on se voit, être au moins satisfait de soi. Et je pense que ce n'est pas le cas pour la majorité d'entre nous. Je me demande toujours si j'ai réussi à faire passer un sentiment ou si j'ai juste récité quelque chose. Ce n'est pas une grande source de satisfaction. Mais il y a tout de même une satisfaction narcissique. Vous vous dites: «Ah! quand même je passe dans le poste!» A la fois vous voyez une image qui ne vous satisfait pas et à la fois on vous renvoie une image qui comble votre narcissisme. Dans un premier temps, c'est troublant, puis on relativise. Et maintenant, après cette expérience un peu trop

longue à mon goût du téléjournal, je commence à avoir aujourd'hui une image un peu correcte de moi. Quand je regarde la manière que j'ai de présenter une émission, je me trouve plus ou moins bon, mais ce n'est plus biaisé par le regard des autres.

– Les gens vous voient-ils différemment parce que vous avez présenté le téléjournal ?

– Oui, bien sûr. Ça va, parce que je ne suis pas très mondain, même pas mondain du tout. Je ne vais jamais dans des cocktails, je ne suis pas entouré de parasites qui viennent me dire bonjour... Mais l'image que l'on me renvoie de moi n'est pas celle que je sais être... On vous demande au téléjournal d'être cordial, souriant, style «premier de la classe». Il faut vraiment avoir une allure de gendre, moi je ne suis pas comme ça, je suis plutôt bourru, j'aime faire les choses dans mon coin. Il a fallu que je me mette dans la peau d'un autre. Mais j'ai appris des choses, comme de synthétiser, de réagir très vite. Quand j'entends des gens me dire qu'un tel a l'air méchant ou une telle est froide, je leur dis: «C'est votre perception, ce n'est pas forcément la réalité.»

– Vous portiez une sorte de masque au téléjournal ?

– Oui, mais c'est aussi un révélateur.

– Qu'est-ce que cela vous a appris sur vous-même ?

– Mais que j'étais tout aussi narcissique que les autres! Que j'aurais bien aimé l'être moins. Que par moments, je me sentais la tête qui enflait. A me rendre compte qu'une image reste une

image et que, si l'on en reste à l'image, on n'a qu'une perception très partielle de la réalité. Lorsqu'on juge un homme politique sur un débat, on juge sa capacité à faire face à une caméra, mais pas forcément ses idées. Cela vous apprend à faire un peu plus attention. Mes travers, je les ai découverts. Quand je me vois, je me dis: «T'as le nez encore plus cassé qu'avant et puis tu aimerais bien qu'il soit parfait ton nez!». Finalement, tout ceci se révèle être plus un chemin d'authenticité vers moi que de superficialité. J'ai compris que je ne suis pas que le type qui passe à la télé et qui a une tête de premier de la classe... Je ne me fais aucune illusion sur ce que les gens pensent de moi, et d'ailleurs ce n'est pas important. La majorité doit se dit: «Lorenzi, ah, c'est le bellâtre qui passe dans le poste»....

«Je pourrais donner ma vie pour mon même»

– L'émission «Viva» vous correspond-elle mieux ?

– Oui, incontestablement. Au téléjournal, j'étais un vendeur d'informations. J'en ai eu marre au bout de trois ans. Je n'adhérais plus à l'obsession de l'information. Quand l'occasion de travailler à «Viva» s'est présentée, j'ai senti un espace qui me permettait d'être plus près de l'humain. Je suis mille fois plus à l'aise dans l'interview que dans la vente.

– Comment sont choisis les sujets ?

– Chacun amène des idées. Notre démarche, c'est d'essayer de voir ce

qu'il y a d'extraordinaire dans l'apparemment banal. Nous parlons de l'humain sans faire du voyeurisme, sans être didactique.

– Depuis que vous avez un enfant, votre vision du monde a-t-elle changé ?

– J'espère bien! Dans le sens que maintenant je pourrais donner ma vie pour mon même, alors qu'avant je ne donnais ma vie pour personne! Si l'on me dit: «Demain, tu dois passer sur le billard pour une transplantation qui sauvera ton fils», la réflexion ne dure pas cinq minutes. Je me suis à la fois recentré et décentré. Le fait de devenir numéro deux dans sa propre vie, de ne plus être l'axe pivotant de sa propre existence, c'est une transformation radicale! J'ai beaucoup moins d'angoisses, je dors beaucoup mieux, je suis moins stressé par mon travail. L'idée de me dire que je vais le voir ce soir... C'est une aventure d'amour que je ne soupçonnais pas... En plus, j'ai été papa assez tard. Ça relativise tellement de choses. Cela me remet bien dans l'enfance et j'ai de très bons souvenirs d'enfance. Devenir père stimule la générosité, cela change mes rapports avec mon père, qui devient grand-père, cela redensifie le tissu familial! Et puis à trois, vous êtes un petit clan, j'aime bien la notion de clans, ce sont eux les piliers du temple. Quand je vois mon fils qui rigole, tout va bien. Avec un enfant, c'est la présence qui compte. La paternité, c'est vraiment extraordinaire.

– Vous êtes un papa autoritaire ?

– Si mon fils casse un verre ou s'il ne dort pas à huit heures, je m'en fiche. Bon, il n'a que deux ans et demi, je ne sais pas comment je réagirai lorsqu'il me traitera de vieux con...

– Quelles sont les valeurs que vous souhaitez lui transmettre? Les mêmes que celles de vos parents ?

– Il y en a que je lui transmettrai inconsciemment. Il ne vivra pas dans le même milieu que dans celui où j'ai vécu. Il n'aura pas les fins de mois difficiles que j'ai connues dans mon enfance. Mais, pour tout le reste, mon père m'a toujours enseigné à faire face, à être réglo, et j'aimerais léguer ça à mon fils. Si j'arrive à lui transmettre une certaine conception de ce que doit être le métier d'homme, c'est déjà pas si mal.

**Interview: Bernadette Pidoux
Photos Catherine Schwyzer**

MES PRÉFÉRENCES

Une couleur	Le bleu de la Méditerranée
Une fleur	Le delphinium
Un parfum	La tartine trempée dans le chocolat
Une recette	Le hachis Parmentier
Un écrivain	Camus
Une musique	Le concerto pour clarinette de Mozart
Un réalisateur	Fellini
Un film	Amarcord
Un peintre	Turner
Un pays	La Toscane et l'Irlande
Une personnalité	Mon père et ma mère
Une qualité humaine	La droiture
Un animal	L'albatros
Une gourmandise	Les profiteroles au chocolat